

—Place à M. le prévôt de Paris !... hurla-t-on de toutes parts.

Et encore une fois les rangs s'ouvrirent, le silence se fit, et l'homme menacé de la fureur populaire alla reprendre tranquillement sa place en remettant son épée au fourreau.

Le carrosse tourna péniblement dans la rue étroite et demeura stationnaire devant la porte de l'hôtel.

M. d'Aumont fut le premier qui en descendit.

Le caractère grave du magistrat ne lui avait pas permis d'emprunter les allures joyeuses du déguisement : il portait son costume de cérémonie et sa longue robe rouge ouverte flottait autour de ses chausses de velours noir.

Madame d'Aumont, en costume de cour, suivit son mari, et Diane descendit ensuite.

La jeune fille était vêtue en nymphe, suivant le goût mythologique de l'époque et la singulière façon dont on entendait reconstruire alors ces costumes fabuleux.

Mais quelque singulière, quel que bizarre que fût cette toilette, elle allait à ravir à celle qui la portait.

La mère et la fille étaient masquées toutes deux, ainsi que toutes les femmes, qui les avaient précédées jusqu'alors.

Quant aux hommes, quelques-uns arrivaient tout masqués, mais la majeure partie ne mettaient leur loup qu'en descendant de cheval, ainsi que l'avaient fait MM. de Guise, d'Angoulême et de Bas-ompierre.

En descendant de carrosse, M. d'Aumont aperçut l'homme à la rapière et lui fit un signe de tête, auquel l'autre ne répondit que par un mouvement des épaules.

Le prévôt étouffa un soupir.

—Richard ! fit-il.

Le chef de l'escorte, qui n'était autre que le vieux sergent qui accompagnait déjà le prévôt la veille, lors de son expédition à la foire Saint-Germain, s'avanga toujours empressé et respectueux.

M. d'Aumont lui donna quelques ordres à voix basse puis il se retourna vers sa femme et sa fille.

Diane, en proie à une émotion extrême, paraissait chanceler.

—Qu'avez-vous, ma fille ? demanda madame d'Aumont.

—Rien, ma mère, balbutia Diane, un étourdissement... mais cela est passé.

La pauvre enfant songeait qu'elle allait revoir le comte de Bernac, et que l'heure qui allait suivre devait décider de sa destinée et de celle de l'homme qu'elle aimait.

M. d'Aumont prit le bras de sa femme, et Diane les suivit en s'efforçant de contenir l'agitation qui faisait frémir tout son être.

Le carrosse et les archers s'éloignèrent lentement, et Richard, abandonnant ses soldats, marcha droit vers l'homme à la rapière.

—Eh bien ! maître Giraud, mon très-cher confrère, dit-il de sa voix légèrement nazillarde, vous voilà au premier rang des curieux ?

L'archer de la prévôté de Rouen fit un signe affirmatif.

—Quoi de nouveau ? murmura Richard en se penchant à son oreille.

—Rien !

—Ainsi, de La Chesnayo ?...

—Pas de nouvelles.

—Et le comte de Bernac ?

—Il n'est pas encore arrivé !

—Vous en êtes certain ?

—J'en suis sûr.

Richard poussa un soupir de satisfaction.

—Je craignais qu'il ne fût ici avant nous, dit-il.

—M. le prévôt a-t-il fait préparer le déguisement convenu ? demanda Giraud sans répondre au sergent.

—Oui, dit celui-ci.

—Et où le trouverai-je ?

—Sous le vestibule, à droite ; vous voyez d'ici une porte ?

—Parfaitement.

—Eh bien ! l'instant venu, vous en franchirez le seuil et vous direz à la personne que vous trouverez dans la chambre : « De la part de M. le prévôt. » On vous remettra tout ce qui vous sera nécessaire.

—Très-bien ! M. de Bernac une fois arrivé, je pourrai alors ne plus le quitter d'un pas.

—Mon Dieu, oui !

Et Richard, le sergent de la prévôté de Paris, ajouta intérieurement en lançant un regard de côté à son interlocuteur :

—Va ! tu peux le surveiller à ton aise, puisque maintenant je te surveille, moi !

En ce moment trois jeunes seigneurs, brillamment vêtus, mais ayant le visage découvert, et montés sur de superbes chevaux, fendirent la foule avec l'assurance de gens de grande maison peu soucieux d'écraser ou non la valetaille.

Ces trois seigneurs étaient : le chevalier de La Guiche, le marquis d'Herbaut et leur nouvel ami du matin même, le brave et intrépide baron Marc de Grandair.

III

CAMELÉON

La Guiche et d'Herbaut étaient costumés en grands seigneurs polonais, portant les uniformes mêmes que leur avait apportés à tous deux le père du marquis, alors qu'il avait accompagné en Pologne le duc d'Anjou, depuis Henri III, à l'époque de sa royauté fugitive.

Quant au baron de Grandair, il était difficile, pour ne pas dire impossible, de connaître la forme et la couleur de son déguisement, car il était drapé du col à l'extrémité de ses chausses dans les plis d'un manteau bleu foncé, tellement long et tellement ample qu'il le recouvrait tout entier.

L'un des pans, rajeté sur l'épaule, donnait au vêtement l'aspect d'une toge de sénateur romain.

Tous trois tenaient à la main leurs loupes de velours.

La Guiche et d'Herbaut s'élançaient légèrement à terre.

Le jeune baron accomplit le même mouvement ; mais en retombant sur le sol, il se trouva arrêté par l'un des plis de son long manteau qui s'était accroché à l'arçon de sa selle.

Marc était pris de façon à ne pouvoir se tourner sans déchirer le vêtement.

Un valet de suite s'avanga pour dégager le gentilhomme, mais Giraud, à côté duquel il se trouvait, eut pitié de l'embarras du jeune seigneur et détacha le lien formé par le hasard avant que le laquais n'eût pu accomplir son office.

—Merçi, mon brave ! dit le baron en souriant à celui qui lui était venu en aide.

—Trop heureux de vous servir, mon gentilhomme ! répondit l'archer rouennais.

La personne de Giraud était alors éclairée en plein par le feu des illuminations de l'hôtel et par le rayonnement des flammes des torches.